

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

On obscurcit !

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 259-268

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

On obscurcit !

Mesdemoiselles Athanaïse et Yolande de Saint-Amour habitaient le quartier paisible que partagent quelques chanoines en retraite et les chats de bonne famille, à deux pas de la cathédrale. Elles étaient essentiellement conservatrices, par nature et par tradition. Rien ne se perdaient en ce logis. Ces dames recueillaient à la fois toutes les rumeurs de la ville en leur mémoire et les menus objets que leur prévoyance utilisait dans un lointain avenir. On aurait pu croire qu'elles s'entouraient de cette profusion ménagère pour peupler l'au-delà, comme ces rois d'Égypte ensevelis avec leurs chevaux, leurs chars et leur mobilier.

De la cave au grenier, ce n'était que chiffons, boîtes et reliques du passé.

Les mesures imposées par la «Défense aérienne passive» les plongèrent dans une espèce de stupeur. Avec une servante obèse elles dégagèrent leur galetas, sans conviction, uniquement pour éviter l'amende. Puis, l'âme rebelle et le front résigné, elles attendirent les exercices d'obscurcissement.

Ce soir-là, toute la ville se plongeait dans les ténèbres.

— Nous ne ferons aucun frais, avait décidé Athanaïse, l'aînée. Nous nous coucherons comme d'habitude, avec les poules, et nous attendrons le soleil dans nos lits !

Yolande, plus molle de tempérament, disait toujours oui. Pour seule défense, elles avaient négligé de laver leurs fenêtres durant trois mois. La poussière les voilait d'un rideau naturel et tamisait l'éclat modeste des lampes.

Au crépuscule, elles s'organisèrent pour la nuit. La tête couronnée de bigoudis, elles burent leur tasse de menthe et disparurent dans leurs ciels de lit en tulle brodé de roses.

— Et maintenant, ma bonne, nous nous obscurcissons ! Bientôt leur respiration prit le rythme apaisé de la nuit. Une voix s'éleva encore, en sourdine :

— Tu dors, Athanaïse ?

— Je dors !

Toute la maison retomba dans le silence.

Dans la ville, pas une lumière, pas un reflet.

Vers minuit, un murmure annonça la fermeture des cafés. Des ombres hésitèrent, désorientées. A tâtons, elles choisirent le chemin du retour.

Jacques Tapolet, surnommé Pétochon, erra longuement dans les rues désertes, la main suivant la muraille, épousant l'embrasure des portes, les accidents des façades, les yeux levés sur la coulée où dansaient les étoiles, entre la rive capricieuse des pignons.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne suivait pas la pente du mal, un heureux vertige l'entraînait au contraire vers les quartiers dévots. Il riait à la pensée de son retour et il chantonnait, au gré des méandres de sa démarche :

*Je marcherai dans les combats
Du pas des vaillants soldats !*

Quel démon le conduisit jusque chez les demoiselles de Saint-Amour et quel autre, par un oubli fatal, lui ouvrait la porte, il ne le sut jamais. Les démons, leur coup fait, ne donnent jamais leur carte de légitimation.

Dire que Pétochon n'hésita point serait farder l'histoire. Une vague disposition des lieux subsistait en son esprit troublé. Il savait qu'on entre par une porte, qu'on traverse un corridor, que l'escalier tourne à droite et la serrure à gauche. Tous les éléments, il les retrouvait, mais dans un ordre contraire. Il mit ces confusions sur le compte d'un vin ensorcelé qui lui recréait un univers tout à fait imprévu.

Il échantillonna ses gestes :

— J'ouvre la porte, je place huit pas. Bon, il n'y en a que cinq ! J'évolue à droite. Tiens, c'est à gauche, cette nuit. Je franchis la porte, j'avance.

Les gonds grincèrent.

— Cécile !

Sa voix mourut sans résonance dans les tentures.

— Elle a renoncé à m'attendre. Elle dort, cette brave épouse ! Ne la dérangeons pas dans son juste sommeil !

Mortes de peur, Athanaïse et Yolande de Saint-Amour ne respirent que dans leurs oreillers. Elles ont suivi les pas de l'inconnu.

— Athanaïse, c'est un voleur !

— Un assassin, peut-être !

— Ne bougeons pas, et surtout, n'allume pas : on obscurcit !

Le seuil a craqué. On s'éloigne... Un frôlement timide leur révèle toute l'exploration nocturne. L'inconnu glisse, tâte et s'enquiert des lieux. Que veut-il ? Que cherche-t-il ? Toutes les perspectives s'ouvrent devant les pauvres filles atterrées, réduites au silence. Dans les ténèbres, monte leur pouls en folie qui frappe durement à leur cou décharné.

Encore ce bruit de porte ! Il visite à présent notre chambre à donner !

Elles écoutent, les oreilles frémissantes, les narines dilatées, les yeux énormes. L'ombre retient son mystère. L'homme ne bouge plus. Que se passe-t-il ?

Quelle nuit, Seigneur ! Il faut, pour en peindre le supplice, énumérer les raffinements de la peur : ces picotements sans cause, ces frôlements, ces sueurs froides et chaudes, ces battements de cœur.

L'aube parut trop lente et paresseuse à souhait. Quand le jour eut donné le signal d'une vie normale, Athanaïse bégaya les ordres :

— Habillons-nous sans bruit !

La fenêtre s'ouvre. Deux draps liés permettent une fuite sûre.

— Au voleur ! crient les deux femmes dans la rue, sur un ton désespéré et farouche.

La foule s'amasse, la police apparaît gravement, le préfet se renseigne. Tandis que les badauds examinent les fenêtres, les autorités locales montent à l'appartement.

— C'est là qu'il se tient !

Un sergent énorme entr'ouvre la porte, le pistolet au poing.

— Au nom de la loi, qui êtes-vous ?

Brusquement tiré de son sommeil, Jacques Tapolet, dit Pétochon, s'écria perdu dans une montagne de duvets :

— Cécile, a-t-on fini d'obscurcir ?

Un éclat de rire lui répondit.

— C'est Pétochon qui s'est trompé de domicile !

— Messieurs, reprit dignement Athanaïse, je proteste contre votre légèreté.

— Je comprends votre émoi, Mademoiselle ; aussi prendrons-nous des mesures énergiques.

C'est ainsi que Jacques Tapolet dégrisé passa une journée à l'ombre après une nuit d'obscurcissement !

Si vous demandez où demeurent monsieur et madame Dudoignon, les passants vous répondront :

— Isidore et Caroline ? c'est là.

Et ils vous montreront une petite villa entourée d'un jardin minuscule. Lui, gendarme retraité, elle, modiste sans clientèle, dont les chapeaux étonnaient les petits oiseaux par leur fantaisie.

— Tu m'entends, Caroline, pas une lueur, pas une étincelle. Les règlements ne supportent aucune négligence.

— Isidore, tu me connais. La maison sera sombre comme la nuit. Pas une issue, pas un trou de souris : nous obscurcirons en toute conscience.

— Le ménage Dudoignon commença d'abord l'inventaire des ouvertures.

— Note, Isidore !

D'un œil exercé, Caroline recherchait les moindres fissures et les communiquait à son mari qui les inscrivait.

Au bout de l'inspection, Caroline s'écria :

— Ah ! mon Dieu, nous avons oublié la cheminée. Nous lui ferons un capuchon.

Les poêles de cuivre eurent leur housse, les théières leur « cosy », les fenêtres des écrans, les lampes des manchons. Bref, on ne se dirigeait dans l'appartement qu'à tâtons.

Bien avant les alertes officielles, Isidore et Caroline se livrèrent au délices de l'obscurcissement.

— Aujourd'hui, Caroline, nous répétons. Obscurcis ! Moi, je représente l'autorité.

Caroline aussitôt sortait les accessoires, manœuvrait avec dextérité. On la voyait sur le toit, aux fenêtres, dangereusement perchée sur un échafaudage de tabourets. A l'extérieur, Isidore surveillait les préparatifs avec un air grave. On peut dire que la maison Dudoignon prenait place parmi les modèles. Isidore avait même imaginé un petit appareil qui dissimulait la braise de son cigare et lui permettait de savourer son *Rio grande* sans encourir les foudres de la D. A. P.

— Ce soir, ma chère Caroline, c'est pour de bon.

Dès quatre heures de l'après-midi, les volets plièrent leurs ailes, la maison s'enveloppa de silence et de ténèbres. Les fenêtres, les portes, les lucarnes, les soupiraux, tout se couvrit de tentures épaisses. La nuit tomba sans hâte. Une sirène donna le signal de l'obscurcissement général.

— Et Blanchette ?
— Elle court l'aventure, répliqua Isidore.
— Je t'en supplie, ramène notre chatte. Tu sais combien ses yeux sont luisants, nous ne pouvons, en conscience, la laisser en liberté.
— J'y vais.
M. Dudoignon revint au bout de quelques instants avec une grande chatte qu'il enferma soigneusement dans un bahut.
— Caroline, tes yeux aussi brillent d'une façon inaccoutumée. Tu as un peu de fièvre. Prends une aspirine.
— Ce serait peut-être prudent de mettre mes lunettes noires.
— Ça, c'est une excellente idée. Moi, je vais allumer un cigare pour me passer le temps.
— Un cigare ? tu n'y songes pas, et l'allumette ?
— Je possède bien l'appareil pour obscurcir la braise, mais je n'ai pas prévu l'allumage.
— Voici une recette. Tu te loges dans l'armoire de ma tante Félicie. Je t'enferme à clé pour éviter toute fuite de lumière. Tu places l'appareil protecteur et je te délivre.
— Caroline, tu es vraiment là pour les combines. Viens que je t'embrasse !

Ce fut affreux ! j'entends la suite des événements.
Comment Isidore s'y prit-il ? Il ne put après le malheur donner des éclaircissements sur l'affaire.

A peine bloqué, Isidore se mit à frapper furieusement contre la porte. Caroline effrayée ouvrit aussitôt. Son mari apparut comme un être surnaturel entouré de flammes et d'un tourbillon de fumée. Il eut la présence d'esprit de se rouler sur une descente de lit pour éviter une combustion efficace et rapide. Le feu gagna les rideaux, se joua de toutes les protections sagement étudiées pour l'obscurcissement. Les époux Dudoignon se jetèrent aux fenêtres avec un courage magnifique. Elles s'ouvrirent avec fracas et versèrent dans la rue des gerbes d'étincelles.

— Tonnerre des îles ! hurlait le capitaine des pompiers, obscurcissez, obscurcissez !

Il n'en put dire davantage. Tout un seau d'eau lui coupa la respiration.

Isidore et Caroline, à l'intérieur, inondaient leur appartement pour conjurer l'incendie. Devant la porte fermée, toute la ville se tassait.

— Ouvrez donc ! criait-on.

Vaine clameur, les Dudoignon prodiguait l'eau, sans remarquer l'attroupelement.

Enfin, ils maîtrisèrent le brasier. Une acre fumée tombait dans la rue, une odeur de chiffons grillés prenait à la gorge. La chambre offrait un spectacle lamentable de désolation. Les pieds dans l'eau, le visage carbonisé, les vêtements en loques, Isidore entendit alors les coups frappés à la porte d'entrée. Il se rendit compte de la situation et dit précipitamment :

— Caroline, Caroline, écoute ; on a sans doute remarqué que notre fenêtre était ouverte !

En toute hâte, les époux s'élançèrent sur une chaise branlante et couvrirent la fenêtre au moyen d'un tapis de table. Cette précaution prise, Caroline ajouta sentencieusement !

— Et maintenant que nous sommes de nouveau obscurs, mettons un peu d'ordre dans notre ménage !

Rapport du Président d'Arbettaz

Monsieur le Président de l'obscurcissement,
Messieurs les membres des masques à gaz.

Vous savez que nous habitons un village perdu dans la montagne et que notre tâche comportait de nombreuses difficultés. On aurait pu, comme ceux de la plaine, recourir aux autorités compétentes. Nous avons résolu de faire tout mêmes, pour l'honneur de la localité.

Il y eut d'abord plusieurs citoyens qui ne voulaient pas s'obscurcir parce que, disaient-ils, les avions ne connaissent pas le chemin d'Arbettaz. Heureusement ils ont consenti à couvrir leurs fenêtres avec des branches de sapin et de mélèze. C'était assez joli à voir de jour, comme à la Fête-Dieu. La nuit, ça cachait presque toutes les lumières. Les plus zélés ont bouché les trous avec de vieux journaux. Ainsi, toutes les ouvertures des citoyens étaient conformes à votre honore règlement.

La grosse difficulté, c'était la lune. On avait constaté que l'obscurcissement tombait sur la nuit qu'elle était pleine.

Le garde-champêtre a dit : « Ce n'est pas la peine d'éteindre la lampe du village si la lune tape en plein sur les toits. » Toute la population a été de cet avis bien pensé. D'après M. le Recteur qui lit le « *Messenger boiteux* », on pouvait compter sur des nuages. Mais selon un des anciens de la commune, le père Trapetzet, le ciel serait lisse comme la main d'un paresseux. Les avis étaient naturellement partagés. C'est Trapetzet qui a eu raison. Le soir de l'obscurcissement, le soleil s'est couché sans un morceau de brume. Il n'était pas plutôt derrière la Corne de Briançon que la lune apparut, toute ronde. Trapetzet fit remarquer l'erreur de M. le Recteur qui en conçut du dépit.

Il n'y avait pas de temps à perdre. J'étais bien de l'avis de M. le Recteur par respect. Cependant les prédictions de Trapetzet ont trop de poids pour qu'on les néglige. J'étais donc prêt. Je dis à la lune : « Tu peux y venir, on t'attend de pied ferme. » J'avais fait disposer du foin mouillé, de vieux chiffons et des feuilles vertes aux quatre coins du village. Au son de la trompe, voilà les tas qui vous crachent une de ces fumées magistrales. Il s'en élève des tourbillons, il s'en traîne des paquets à trancher au couteau, et pas une étincelle, pas la plus petite lueur. La lune s'imagina qu'elle gagne. Je redouble mes ordres. On charge les foyers. La fumée tourne au noir. Tout le village se mouche et crache. On se met un mouchoir dans la bouche et les mains sur les yeux. Bientôt les maisons disparaissent dans un brouillard épais qui remue, serpente, lèche les toits, puis se décide à monter. La lune perce d'abord le rideau qu'on lui envoie. A la fin, elle renonce à se montrer. Arbettaz connaît la nuit complète. Jusqu'au matin, des hommes de corvée ont entretenu une fumée du diable. Ce matin, la population a les yeux cuits, la gorge brûlée à cause des vapeurs. C'est peu de chose, puisque je puis vous annoncer avec fierté, Monsieur le Président, que nous avons réussi à obscurcir la lune.

Edgar VOIROL